A la façon de La Bruyère... : Nos amis les chefs

Autor(en): **Altermath, Pierre G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **138 (1993)**

Heft 9

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-345331

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ERSCHLOSSEN EMDDOK
MF 437 / 2428

A la façon de La Bruyère...

Nos amis les chefs[1]

Par le lieutenant-colonel Pierre G. Altermath

«Ce n'est pas ma faute si, en écrivant, mon stylo se transforme en scalpel.»

H. Calet

Qu'est-ce qu'un chef efficace? Il y a les longs et les petits, les gros et les maigres, les agressifs et les frustrés; bref, on en trouve pour tous les goûts et de toutes les couleurs.

A cette question, La Palisse aurait répondu qu'il s'agit d'un «cadre-qui-sait-tout-faire-parfaitement». De nombreux textes consacrés à ce sujet confirment ces dires à profusion. Evidemment, si ce genre de propos ne mène nulle part, il a l'avantage de ne jamais se trouver dans le faux. En revanche, la perfection décrite dans ces portraits n'est pas d'un grand secours pour le commun des chefs. Jamais contestées, ces esquisses ne dégagent même pas un effet motivant concret, vu la distance qui nous sépare de cet Olympe.

Tentons donc l'opposé et brossons le portrait de quelques «chefs-à-ne-pas-imiter», c'est-à-dire de personnages plus accessibles et plus quotidiens. Il semble en effet moins compliqué d'apporter, ici et là, une légère touche corrective à un trait de caractère pas toujours synonyme d'efficacité que de se lancer à la conquête de la lune.

Le peu doué

Il y a celui qui conçoit l'action simplement et il y a l'autre, le chantre du labyrinthe, le virtuose de la difficulté. Celui qui précise ce qu'il ne faut pas faire, qui organise l'évident et oublie l'essentiel, le tout camouflé par une forêt d'ordres formellement impeccables. Généralement, ce personnage, qui veut tout faire simplement, simplifie à outrance et trouve, finalement, la simplicité là où personne ne la voit.

Parmi les parias de la bonne fortune, on trouve celui qui peut peu (l'inoffensif), celui qui sait qu'il ne peut pas (le sympathique) et celui qui croit savoir (le dangereux). Le peu doué avoue ne jamais avoir de problème, c'est cela son problème. Sa spécialité: l'organisation filoguidée. Vous la connaissez: c'est celle qui ne tient qu'à un fil.

Ce chef reconnaissant reproche souvent à ses subordonnés qui accomplissent volontairement son propre travail, d'en faire trop et de ne pas savoir s'organiser. Si quelques-uns choisissent d'entrée la diffamation en le qualifiant de diplômé EPS (Ecole primaire de Savièse), d'autres, après quelques tentatives désespérées d'explications, se résolvent à appliquer ses ordres à la lettre. Cela divertit et, au combat, c'est encore l'ennemi qui se retrouve le plus surpris.

Le gastronome

Certains situent l'essentiel au niveau de la tête, d'autres des pieds, lui, c'est de l'estomac. Qu'importe l'ordre du jour, tant que le plan de menus joue.

Cette conception originale du commandement renverse bien vite les rôles dans l'état-major. Le quartier-maître en devient tout

[1] *On disait au XVIIe siècle que la tragédie permettait la «purgation» des passions, que la comédie avait pour but de corriger les mœurs. Castigat ridendo mores. Nous croyons que ce texte a ces deux vertus à la fois! (Note de la rédaction)*

Le gastronome...

naturellement l'homme-clef, situation normale dans notre pays, vu que c'est chez nous, finalement, «qu'on fait des rations». L'officier de renseignement se spécialise dans la recherche de restaurants. Le capitaine adjoint résout le délicat problème de l'ordre à table, alors que l'officier de réparation concentre ses efforts sur la maintenance du grill. Quant au médecin, il a tôt fait de remplacer l'atropine par l'Alka-Selzer.

Si les heures sacrifiées à Bacchus et à Girardet représentent autant de périodes de calme pour les unités; elles ont l'inconvénient de laisser des marques suspectes sur la silhouette de certains chefs. Cet embonpoint rampant devient bien vite la cible de plaisanteries douteuses.

Avec ce genre de supérieur, les commandants recherchant une proposition d'avancement procéderont comme suit:

a) Prévoir un repas gastronomique pour la visite du commandant de régiment. On épargnera la santé du fourrier en organisant un exercice de survie de trois jours avec la compagnie pour sauver son budget.

b) Transformer une écurie de la place de tir en restaurant quatre étoiles ou mieux (emprunter nappes blanches, draps de lit ou rideaux dans un hôtel).

Ainsi, un avenir plein de promesses s'offre à vous. Si, toutefois, votre ambition se limitait à avoir la paix, un apéritif ou un café arrosé suffira. Quant au kamikaze, qui tient à achever sa carrière comme remplaçant du troisième officier AC d'un régiment hôpital, il n'a qu'à servir une bouteille de Neuchâtel accompagnée de profiteroles au chocolat. Son compte est bon.

L'arriviste

Courbé en deux et attentif aux moindres frémissements de son supérieur, ramasseur de miettes par vocation, cet homme prend surtout deux types d'initiative: tenir les portes et remplir les verres.

Doté d'un esprit critique très développé, il arrose le prédécesseur ainsi que les concurrents de son chef de volées répétées de fusants hauts, bassement tendancieuses. Que voulez-vous, pendant que quelques naïfs guerroient le fusil à la main, d'autres préfèrent com-

L'arriviste...

battre à l'aide de sous-entendus fielleux. Partant du principe qu'aussi longtemps que nous vivons dans un Etat de droit, il n'y a aucune raison d'empêcher un supérieur d'exprimer son ultime conviction, l'arriviste ne contredit jamais son chef. En vérité, il sait tout faire sauf désobéir.

Sa discrétion étonne. Sachant qu'il vaut mieux se taire et paraître idiot que de s'exprimer et de le confirmer, ce grand modeste se complaît dans un silence entendu. Son unique souci se concentre autour de l'équation divisionnaire. Si C... était nommé, E..., catholique et PDC, se trouverait bien mal placé pour lui succéder. F..., banquier zurichois et membre du Rotary, prendrait automatiquement sa place. Quant à G..., qui vient d'épouser une femme très riche et qui tutoie H..., il a la promotion dans la poche, ce qui, par conséquent, m'ouvre naturellement la voie. Un tel exercice ne rime à rien, mais entretient les illusions.

Dans l'action, on connaît une spécialité chez un tel chef. Il photocopie systématiquement le travail de ses camarades pour en revendiquer, cela va de soi, la paternité. Plagiat, plagiat, vous avez dit plagiat?

Le maniaque

Voici l'«homme-grain-de-sable», qui recherche la vue d'ensemble à travers un microscope, qui s'accomplit par la virgule.

Si certains chassent les caries ou les enzymes gloutons, lui déclare la guerre aux détails. Il tire fièrement sa justification d'une phrase napoléonienne affirmant qu'on ne doit pas négliger les détails, car ils ne sont pas sans gloire. La gloire, heureux ceux qui prétendent la trouver dans les cantonnements car, pour les autres, c'est sur le champ de bataille qu'ils doivent aller la chercher.

Confondant une inspection avec le jeu des cinq erreurs, ce myope du commandement démontre une mentalité mycologique poussée, sauf que lui, ce n'est pas la morille qu'il recherche sous les sapins, mais la chaussette sous les matelas. Un tel comportement ne lui vaut pas que des louanges. Les critiques le laissent cependant froid, vu que ce ne serait pas la première fois qu'un officier aurait des tracteurs au civil et des détracteurs au service.

L'indépendant

Il y a ceux qui en ont une, deux, plusieurs ou aucune.

Le maniaque...

L'homme à idées, cet empêcheur de dormir en rond, exécré par ses subordonnés, ne fait pas, non plus, l'unanimité chez ses supérieurs formalistes. Non seulement, il a des idées non conventionnelles, mais il veut les appliquer: un fou!

Cet individu pousse l'impertinence jusqu'à se faire remarquer, en permanence, par des remarques déplacées dans le style: «N'allez pas dire à mon chef que j'effectue des travaux de recherche, il me croit en train de jouer aux cartes.» Son insolence dépasse les bornes, lorsqu'il prétend que le sommet de la perfidie consiste à appliquer les ordres de son supérieur à la lettre! Subordonné impossible, cet original n'est jamais là où il faut. Décidant avant de recevoir des ordres, il prend même des initiatives sans demander.

Et puis, quelles idées! Ce fantaisiste utilise des voitures en tant que cibles lors des tirs de combat. On ne peut même pas boucher les trous des impacts avec le papier collant réglementaire. Comment voulez-vous qu'il remplisse correctement un carnet de stand? Heureusement qu'il y a la marche du service pour rappeler cet irrespectueux à l'ordre.

Le bluffeur

Voilà enfin un homme sérieux. Avec lui, pas de dilettantisme, le bluff s'avère une chose trop sérieuse pour être abandonnée à l'improvisation. Tous les moyens sont bons: un uniforme non réglementaire assorti de gadgets exclusifs, un PC transformé en galerie d'art et de grandes envolées à faire se pâmer l'auditoire. «Moi, avec mon régiment, affirme-t-il, je n'ai que faire d'explorateurs, parce que je veux agir et non réagir.» Une vague d'estime soulève le public et il n'y a guère que quelques blasés pour parler d'un «Clausevitz du café du Commerce».

Il prétend tout savoir; pris en défaut, il affirme sans rire que sa tête n'est pas une banque de données, mais un outil consacré à la réflexion. Ce symbole d'audace sait aussi déléguer, surtout les missions dangereuses ou difficiles, ce qui ne l'empêche pas, en cas de succès, d'en revendiquer la paternité. Ne pouvant espérer être, il tente de paraître...

Le démagogue

Ah! le besoin d'être populaire! L'obsession du jeune cadre dynamique qui se croit sympathique. Qu'importe ce que l'on fait, du moment que c'est apprécié. «Etes-vous contents du service? Non? Mais qui est donc votre chef? Ah oui...», le tout souligné d'un sourire douloureux.

Ignorant la maxime selon laquelle il n'y a que les imbéciles qui n'ont que des amis, il prétend réussir l'impossible en soignant son style de conduite BCBG, parlant de dialogue, souhaitant l'ouverture, prônant la motivation et se déclarant même branché. Il apparaît très décontracté dans l'action. Avec raison d'ailleurs, son avenir n'en dépend pas. L'avancement, voilà bien un chapitre dont il ne se préoccupe guère. D'autres s'en chargent. Son principal souci: le qu'en dira-t-on. Celui de ses chefs le qu'en fera-t-on.

Le malchanceux

Il y a aussi les délaissés de la baraka, le quart monde de la chance, ces chefs maudits dont les biorythmes pratiquent régulièrement la spéléologie. C'est toujours chez eux que se produit l'événement le plus extraordinaire du cours de répétition. Tout commence par un garde de tir qui refuse de laisser passer le commandant de régiment. Viennent ensuite l'aide-fourrier en chaussettes, l'équipe de cuisine qui, en plein dispositif tactique, fait sécher ses linges multicolores sur les filets de camouflage, le groupe de commandement, en tenue de fin de noce, lancé dans une belote bien arrosée.

On se dit que c'était un «jour sans», on recontrôle tout, on prévoit l'impossible et on attend, confiant, une seconde chance. Alors arrive le banc de brouillard vicieux, le petit orage non prévu par la météo, le touriste patagon qui se perd dans la pente des buts, le traditionnel troupeau de vaches, et c'est reparti comme en quarante.

Le malchanceux traîne sa poisse, résistant stoïquement aux tempêtes de blâmes, pliant sous les ouragans de reproches, mais ne rompant pas malgré les tornades d'insultes. Il se contente de courber l'échine, attendant que ça passe. Doté d'un moral d'acier trempé, ayant toujours la certitude que tout peut aller plus mal, il parvient à battre chaque jour un nouveau record. Heureusement que la perspective d'une vie d'ange qui attend chaque officier motorisé dans l'au-delà fait déjà valoir son effet réconfortant.

Le râleur

«Une armée sans chefs et sans subordonnés, ce serait quand même quelque chose...» Voilà le leitmotiv de ce curieux personnage. Le supérieur n'est pas content? «Lorsqu'il se trouvait à ma place, tu te souviens? De toute façon, on a les subordonnés que l'on mérite.»

Rien ne satisfait ce champion du «yaka». Tout le monde lui en veut. Les chefs sont des incapables, des vendus et des politiciens. Les subordonnés, on se demande s'ils ont trouvé leur proposition d'avancement dans une pochette-surprise. Quant à la troupe...

Quelques optimistes invétérés tentent de lui montrer le bon côté des choses. «Votre chef est socialiste au lieu d'appartenir au PDC. Bon, évidemment, mais il aurait pu s'afficher radical.» Peine perdue. La critique chez ces gens-là caractérise un état biologique. Certains respirent, eux, ils râlent.

Le malchanceux...

Le casseur

«Vingt-deux, il arrive!» Inutile d'ordonner à la compagnie de se mettre à couvert, elle a déjà disparu. Seul, son commandant, victime expiatoire, reste visible: il faut bien annoncer... Figure connue des responsables des places de tir qui utilisent sa photo comme cible pour jouer aux fléchettes, le Rambo des casernes apparaît. Terreur des «bleus», source d'hilarité pour les anciens.

Ne vous laissez surtout pas impressionner par la

corne visible sur la partie gauche de son nez. C'est la conséquence de sa fâcheuse habitude de boire le café-pomme avec la cuillère. Dans les exercices, c'est l'un de ces meneurs d'hommes qui ne s'attarde pas à vivre. Qualifiant d'entrée tout exercice non dangereux d'idiot et d'inutile, se considérant au-dessus des règlements et au-dessous des éclats, cet homme de fer se croirait déshonoré si, un jour, un obstacle quelconque se trouvait entre lui et une explosion.

Et comme, de toute façon, aucun homme ne court plus vite qu'un éclat, il n'a aucune chance de perdre la face.

Le passéiste...

Le passéiste

«Qu'elle était belle mon époque. En ce temps-là, monsieur, nous savions encore marcher. Lors des tirs de combat, nous touchions au premier coup. Et ces rivières que l'on franchissait au mois de décembre, et ces bivouacs dans la neige et sans sacs de couchage... Aujourd'hui, laissez-moi rire! Que peuvent-ils faire de concret ces jeunes, à part réclamer et manifester?»

N'osant plus, ne pouvant plus guère, son esprit n'ayant jamais quitté complètement le Réduit national, le passéiste se contente de vivre son crépuscule des chefs à l'imparfait, ne conjugant plus la perfection qu'au passé. Avançant dans l'avenir à contrecœur, on le voit réapparaître accidentellement. Vous le reconnaîtrez à sa spécialité, les exercices d'engagement physico-toniques: ces marathons stériles se limitant à une addition de transpiration et de décibels. Certains s'estiment recyclés, parce qu'ils utilisent une cassette. Illusion! On n'arrête pas la marche du temps.

Le borné

Non, il n'a pas tort, puisque c'est dans le règlement. Détenteur du monopole de la connaissance, sa force réside dans la masse des prescriptions administratives. Ce genre d'homme n'a pas de conseils à recevoir, chose normale pour un spécialiste. Il n'a pas, non plus, à faire preuve de largesse d'esprit ou de compréhension, vu que ses manuels ne le prévoient pas.

Son cerveau transformé en point d'appui, il n'analyse pas les arguments présentés, mais les détruit au vol par des polémiques sol-air autoguidées. Ce prix Nobel d'intelligence voit sa raison d'être dans la critique obligatoire. Il faut savoir opprimer quand on ne sait pas convaincre. La preuve qu'il a raison? Il ne revient jamais sur une décision. En définitive, les injures ne sont-elles pas les raisons de ceux qui ont tort?

Obstiné, protégé par un blindage à couches multiples, ce subtil n'écoute jamais ce qu'on lui dit, mais il prépare déjà sa réponse. Sachant tout, mais comprenant peu, il manifeste un dédain marqué pour les combattants, ces primitifs tout juste capables de se traîner dans la boue. Ses rapports avec son entourage ne baignent donc pas dans... l'huile.

L'élégant

Coiffure légèrement sur Soleure, cheveux soignés,

chemise cintrée de chez Kauff, cravate tricoté à l'italienne et bottes faites sur mesure. Si certains s'intéressent au calibre des armes, lui, ce serait plutôt au nom des tailleurs. Portant rarement le pistolet, vu que cela déforme la tunique, il apparaît parfois dans le terrain, surtout quand il fait beau.

Il soigne sa culture à sa manière. Tandis que certains se plongent courageusement dans la *Revue Militaire Suisse*, l'élégant préfère dévorer la rubrique d'Edgar Schneider dans *Jours de France*. Poli et courtois, il doit certainement venir d'une école antichar, car, comme on le répète là-bas, c'est le *Tow* qui fait la musique. De temps en temps, cet officier raffiné s'astreint à lancer un gros mot qui sonne faux, mais fait viril et évite les malentendus.

On le reconnaît tout de suite dans les bivouacs. Pendant que la compagnie, autour d'un méchant feu de camp, se remonte le moral à coup de «kilos-de-gros-rouge-qui-tache» en chantant des refrains censurés, lui préfère le confort martial de la tente pyramide. Vêtu d'une robe de chambre avec pochette, assis devant une caisse d'officier recouverte d'une nappe en dentelle, il sirote une vodka dans un gobelet d'étain, philosophant sur le niveau navrant de notre armée, rêvant à son modèle historique, le général de Diesbach, interpelé un matin par Louis XIV:

– On dit que vous me ressemblez. Est-ce que votre mère a habité à Paris?

– Non, Sire, mais mon père.

L'élégant

Une conclusion réconfortante

Heureusement que l'on ne trouve pas de tels cadres chez nous! Si la pensée germait dans votre esprit: «Tiens, ce portrait me rappelle...» Stop! Rejetez immédiatement cette tentation subversive. De toute façon, si de tels cadres existaient, il y aurait belle luette que quelqu'un leur en aurait fait la remarque.

Repartons à notre travail rassurés, en n'oubliant pas que ce n'est pas parce que nos subordonnés se taisent qu'ils ne pensent pas. S'ils paraissent parfois de bonne humeur, ne vous laissez pas abuser: ils viennent peut-être de découvrir le rire, l'antidote de la bêtise[2].

P. G. A.

[2] *Mots d'auteurs librement adaptés de lord Fischer, O. Pittet, J.-J. Rousseau, G. Ségala, P. Sergent, Madame de Staël, P. de Vallière.*